

## La relation idyllique de l'homme et de la femme dans *Arsace et Isménie* de Montesquieu

Zsuzsa Eszter KIS

Charles Secondat de Montesquieu a publié diverses œuvres, ayant pour sujet l'Orient. La plus célèbre en est sans aucun doute son roman épistolaire intitulé *Lettres Persanes*, où règne le despotisme dans la relation entre les deux sexes. Une autre œuvre de Montesquieu – qui se déroule entièrement en Orient et qui est beaucoup moins connue – porte le titre *Arsace et Isménie* et nous présente une relation égalitaire et idyllique de l'homme et de la femme. Cet ouvrage, dont le sous-titre est *Histoire orientale*, ressemble aux *Mille et une nuits* : c'est en effet le curieux mélange d'un conte oriental et d'un conte de fées. Dans la préface de *l'Anthologie du conte en France*, Angus Martin constate à propos de ce genre : « le conte de fées peut très bien être en même temps oriental ; le conte oriental peut avoir ses côtés réalistes ; le conte de fées même comporte très souvent une fine observation des traits de mœurs »<sup>1</sup>. Dans sa préface, il attire l'attention sur Montesquieu-conteur, et cite le titre d'*Arsace et Isménie* comme exemple<sup>2</sup>. Notre intention est d'étudier dans cet article comment la conception de Montesquieu concernant la relation entre les deux sexes se transforme à la suite du choix du genre dans *Arsace et Isménie*.

Dans cette histoire orientale, Montesquieu dépeint un amour idyllique, basé sur la réciprocité et l'équilibre entre les deux sexes. Bien qu'il possède un sérail, Arsace n'aime qu'une seule femme, Ardasire<sup>3</sup>. Leur relation est donc monogame, au sein d'un monde polygame, comme l'éducation d'Arsace, contraire aux coutumes, l'a laissé présager :

A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de ma naissance. On voulut suivre la nature, et m'apprendre que, si les besoins des sens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage<sup>4</sup>.

Dans *Arsace et Isménie*, Montesquieu lie la péripétie de l'histoire à une loi injuste, qui oblige Arsace à épouser une princesse et à renvoyer toutes ses autres femmes. Et c'est précisément ce mariage forcé, monogame, qui bouleverse la relation heureuse « poly-monogame ». Montesquieu critique le mariage d'intérêt par la fuite des amants, et présente les avantages du mariage d'amour. Loin de la société, le couple mène une vie

<sup>1</sup> ANGUS, Martin, *Anthologie du conte en France 1750-1799. Philosophes et cœurs sensibles*, Paris, UGE, 1981, p. 15.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>3</sup> Ardasire est l'alter-ego d'Isménie. Ardasire est le nom du personnage au début du conte, quand elle n'est que l'amante d'Arsace. Elle se révèle Isménie à la fin de l'histoire, en devenant reine de Bactriane. Aurélia Gaillard décrit ainsi la situation : « le titre provoquant une attente (l'union d'Arsace et Isménie) que le récit inséré (en unissant un couple concurrent, Arsace et Ardasire) détourne ». GAILLARD, Aurélia, « Montesquieu et le conte oriental. L'expérimentation du renversement », *Féeries*, n° 2, 2004-2005, p. 118.

<sup>4</sup> MONTESQUIEU, Charles Secondat de, *Arsace et Isménie*, in *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1949, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", p. 466.

heureuse, basée sur un amour partagé et l'égalité entre les sexes. Pierre Fauchery résume ainsi dans son ouvrage l'essentiel du motif du « couple fugitif » :

l'incarnation de l'idylle contrariée, la fuite à deux se présente parfois sous la lumière faste. [...] La vie est délicieuse dans ces bois où l'on se taille aisément un royaume, et où l'on dispose au surplus de toutes sortes de commodités. Le XVIII<sup>e</sup> siècle raffole de ces robinsonades jumelles, où se prolonge le rêve flatteur d'un retour à l'Eden, d'un monde réduit à deux êtres qui se mirent l'un dans l'autre<sup>5</sup>.

Dans *Arsace et Isménie*, l'amour du couple est dépeint de cette même façon, comme idéal et parfait, et il assure le bonheur et l'union avec la nature : « Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, et que je pus dire que j'étois à Ardasire, et qu'Ardasire étoit à moi »<sup>6</sup>. Dans l'opposition « une cabane de pasteurs » et « le maître du monde », nous retrouvons la suprématie de la nature sur la civilisation, allant de pair avec la valorisation de la simplicité et du bonheur naturel. Ce sentiment est présent aussi dans l'antithèse allitérée : « plaisirs présents » et « peines passés »<sup>7</sup>. Le narrateur énonce ainsi l'apothéose de leur bonheur :

Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure ; et que, parce qu'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire ; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable, devant qui tout se joue, et qui sourit toujours<sup>8</sup>.

Par cette phrase composée de répétitions, de symétries et d'hyperboles, Montesquieu évoque en effet un sentiment de totalité, de holisme. Dans ce bonheur, les personnages se créent un petit univers commun. Les pronoms personnels « elle » et « moi » – figurant dans les phrases « Elle était seule avec moi »<sup>9</sup> ou encore « Nous nous aimions, Ardasire et moi »<sup>10</sup> –, témoignent de la réciprocité des sentiments : « le cœur étoit rassuré du cœur ». Par la reprise du mot « cœur » au début et à la fin de la citation, Montesquieu met l'accent aussi bien sur la réciprocité de ce sentiment que sur son étendu. Ce même effet recherché réapparaît dans la phrase suivante : « Le cœur n'est jamais le cœur que quand il se donne, parce que ses jouissances sont hors de lui »<sup>11</sup>. Les passages relatant l'amour du couple sont majoritairement construits de phrases symétriques, pour illustrer l'amour partagé : « Elle se paroit des fleurs que je cueillois ; je me parois de celles qu'elle avoit cueillies »<sup>12</sup>.

Marie-Louise Dufrenoy traite dans le détail de l'influence des *Mille et une nuits* sur les œuvres françaises de l'époque. Bien qu'elle ne mentionne pas *Arsace et Isménie*, ses constatations sont valables pour cette œuvre de Montesquieu :

---

<sup>5</sup> FAUCHERY, Pierre, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 296-297.

<sup>6</sup> MONTESQUIEU, *Arsace et Isménie*, p. 470.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 471.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 483.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 471.

[l']Orient authentique et subtil s'unit dans les *Mille et une nuits* à une passion ardente et farouche dont l'éveil est foudroyant, dont les progrès, étonnamment rapides, ne connaissent ni barrières ni obstacles [...] ; à une magnificence exagérée par des procédés descriptifs assez vagues mais assez suggestifs pour stimuler l'imagination du lecteur et prolonger ses visions jusque dans le domaine du rêve, au-delà du connu, du possible, du vraisemblable ; et surtout à l'esprit religieux qui enveloppe les récits du fatalisme et de la résignation sereine des Mahométans<sup>13</sup>.

*Arsace et Isménie* évoque l'amour céleste des contes : « Aux intelligences supérieures à nous, rien ne doit être plus agréable que l'amour : l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles »<sup>14</sup>. Dans ce monde rêvé, les génies récompensent la vie sage et les valeurs réelles :

Nous n'avons aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer, sembloient s'éloigner de nous, et être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faites que pour entrer dans le vide des âmes que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres<sup>15</sup>.

Par l'accumulation des traits de caractères négatifs, propres aux hommes vivant dans la société, *Arsace* souligne l'écart entre leur couple et la civilisation. A la fin de l'histoire, nous trouvons une explication sur les djinns qui, en cas de besoin, offrent au couple des pierres précieuses<sup>16</sup>. Bien que la magie proprement dite soit éloignée du conte, l'atmosphère et l'amour parfait du couple ensorcèlent le lecteur.

*Arsace* aime *Ardasire* d'un amour très fort. Il parle de la jeune fille en superlatifs, utilise de longues énumérations et une gradation pour donner une image de son bonheur :

Sa physionomie étoit ravissante ; sa taille, son air, ses grâces, le son de sa voix, le charme de ses discours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre ; je ne me lassois jamais de la voir. Il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature ; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle ; et quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables, je voyois toujours le mien<sup>17</sup>.

La force de l'amour dépeint dans *Arsace et Isménie* rappelle celle des *Mille et une nuits* :

Dans les *Mille et une nuits*, l'amour est une source de voluptés où la loi naturelle, supérieure à tous les interdits, conseille à l'être humain de se plonger. Sans doute l'expression de Galland reste-t-elle toute mondaine : il parle « des feux de la passion », de « flammes brûlantes », « d'alarmes du cœur » ; mais ses contes baignent dans un climat de plaisir charnel ; les intrigues sont rapides, souvent dramatiques, toujours sensuelles ;

---

<sup>13</sup> DUFRENOY, Marie-Louise, *L'Orient Romanesque en France 1704-1789*, Montréal, Beauchemin, 1946, p. 31.

<sup>14</sup> MONTESQUIEU, *Arsace et Isménie*, p. 473.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 483.

<sup>16</sup> « Il [Aspar] était le génie qui, par ces mêmes gens, avait répandu tant de richesses dans la maison d'*Arsace*, et qui, par des voies très simples, avait fait imaginer tant de prodiges. » *Ibid.*, p. 521.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 467.

l'amour qui naît uniquement de la rayonnante beauté du corps, se confond avec le culte du bonheur immédiat, du plaisir sans remords<sup>18</sup>.

Montesquieu, tout comme Antoine Galland, traducteur des *Mille et une nuits*, s'efforcent de rendre la psychologie, les sentiments les plus profonds des personnages : « Galland réussit à suggérer la vie intérieure du personnage sans abandonner la logique poétique du conte qui privilégie le compte rendu de ce qui se passe et s'observe, les conduites et les actions »<sup>19</sup>.

Arsace compare Ardasire aux autres femmes pour pouvoir encore mieux souligner qu'elle est exceptionnelle de tous les points de vue :

Ardasire n'étoit pas plus distinguée de mes autres femmes par son rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre ; ses sentiments étoient si nobles, si différens de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie ; elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeux ne virent qu'elle, et mon cœur ignora les autres<sup>20</sup>.

Pourtant, les sentiments se montrent différents selon les deux sexes, qui voient et vivent leur relation de façon différente :

Les passions d'Ardasire et la mienne prirent des impressions de notre différente éducation et de nos différents caractères. Ardasire ne respiroit que pour aimer ; sa passion étoit sa vie ; toute son âme étoit de l'amour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins ; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage<sup>21</sup>.

Arsace remarque que la femme ne peut aimer que de façon absolue : un nid familial comble son bonheur alors que lui, en revanche, il a besoin de gloire, d'honneur et de victoires pour prouver sa force et sa virilité. Pourtant, il est conscient de ses faiblesses :

Moi [Arsace], je parus aimer avec plus d'emportement, parce qu'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper, mais il y eut des choses qui purent me distraire. Je suivais les cerfs dans les forêts, et j'allois combattre les bêtes féroces. Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les Etats du roi de Margiane : pourquoi n'irois-je point à la cour ? La gloire de mon père venoit s'offrir à mon esprit<sup>22</sup>.

Ces pensées reflètent une stéréotypisation des sexes : la femme cherche la sécurité du foyer, alors que l'homme cherche l'aventure et le danger. Pierre Fauchery note aussi à plusieurs reprises cette différence dans la façon de ressentir l'amour pour les deux sexes :

---

<sup>18</sup> SERMAIN, Jean-Paul, « Introduction », in *Les Mille et une nuits*, t. I, traduction d'Antoine Galland, présentation par Jean-Paul Sermain et Aboubakr Chraïbi, Paris, GF-Flammarion, 2004, p. XXX.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> MONTESQUIEU, *Arsace et Ismérie*, p. 466.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 473.

<sup>22</sup> *Ibid.*

Tandis que la femme cherche et trouve sa totalité dans l'amour, [...] Arsace auprès d'Isménie [...] n'[a] le sentiment que [sa] destinée soit remplie. C'est alors que les amantes les plus modestes ou les plus raisonnables savent accorder des vacances à l'amant<sup>23</sup>.

Toujours la femme pense en termes de séjour sans limites, l'homme en terme de halte plus ou moins paresseuse. Si le prurit d'aventure est trop fort, il repoussera rudement l'invitation la plus séduisante<sup>24</sup>.

Dans *Arsace et Isménie*, cette différence entre l'amour absolu d'une part et, l'oscillation entre l'amour et la gloire de l'autre, provoque une séparation et un déséquilibre entre les amants.

En tant que narrateur, Arsace tend à se définir et à définir également sa compagne d'après le schéma social habituel de l'homme et de la femme. Pourtant, il semble inverser les propriétés féminines et masculines à plusieurs égards. Ainsi, Arsace, homme noble, fait preuve d'un courage exceptionnel au champ de bataille : « [il] fit des prodiges de valeur : il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le roi d'Hyrcanie, et le fit prisonnier »<sup>25</sup>. Cependant, ce même homme n'hésite pas à pleurer dès que la moindre difficulté se présente. Il pleure souvent : « ses yeux se remplirent de larmes »<sup>26</sup>, « il me fallut dévorer mes larmes »<sup>27</sup>, « mon visage se couvrit de larmes »<sup>28</sup>, « je ne pus lire cette lettre sans verser de larmes »<sup>29</sup>. Il est intéressant de remarquer qu'il ne verse pourtant pas de larmes, quand il pense que sa bien aimée est morte.

De son côté, Ardasire retient ses larmes même quand elle est désespérée, comme l'illustre le passage où Arsace est forcé d'épouser une princesse et de se séparer d'Ardasire :

Mais, sans me [à Arsace] faire ni caresses ni reproches, sans lever les yeux, sans verser de larmes, elle garda un profond silence ; une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, et j'y voyois une certaine indignation mêlée de désespoir<sup>30</sup>.

Le personnage à la fois fort et charmant d'Ardasire évoque celui de Scheherazade des *Mille et une nuits*, par sa hardiesse et son courage :

Ardasire avoit l'âme trop haute pour qu'une loi qui, sans aucun sujet, privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faisoit point respecter le pouvoir. Elle appelloit de cette tyrannie à la nature, et de son impuissance à son désespoir<sup>31</sup>.

Apprenant qu'il est obligé de se séparer de son amour pour épouser la princesse, Arsace obéit pourtant, bien que « plein de rage et de désespoir »<sup>32</sup>. Au lieu d'agir et de

<sup>23</sup> FAUCHERY, *Op. cit.*, p. 479.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 706.

<sup>25</sup> MONTESQUIEU, *Arsace et Isménie*, p. 465.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 468.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 476.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 468.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 469.

combattre, il laisse entendre des soupirs et des plaintes, des paroles que l'on peut qualifier de féminines :

Quel état pour un cœur comme le mien, d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu entre les caprices et les dédains superbes, de ne sentir plus que le respect, et de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même : la douceur d'aimer et d'être aimé<sup>33</sup> !

Pour « amollir son courage », Arsace se voit même enlevé et enfermé dans un sérail, par Ardasire. Cette situation inversée rappelle étrangement le sérail renversé d'Anaïs, dans les *Lettres Persanes* :

Je fus mis entre les mains de deux eunuques. On passoit les journées à me parer ; on composoit mon teint ; on me baignoit, on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortais jamais de la maison ; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure ; et surtout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance, sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands séraïls d'Orient<sup>34</sup>.

Aurélia Gaillard découvre des liens solides entre les rôles sexuels et politiques de ce monde renversé d'*Arsace et Isménie* qu'elle interprète ainsi :

l'expérimentation politique dans le conte oriental passe nécessairement par cette expérience-là : pas de renversement politique sans renversement des rôles sexuels – c'est-à-dire féminisation (temporaire) du pouvoir. [...] Langueur, trouble, « ralentissement », ce sont bien les termes d'un « amollissement » général et donc, dans l'imaginaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une féminisation : faire l'expérience du sérail, c'est d'abord, toujours, faire l'expérience du féminin. Arsace n'est pas le même homme avant et après l'expérience : avant, c'est un conquérant, attiré par la gloire militaire, c'est un ambitieux, après, il [...] développe des maximes de clémence et une théorie politique fondée sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes<sup>35</sup>.

Au bout de beaucoup d'épreuves, Arsace et Ardasire deviennent des monarques justes, équitables et vertueux. C'est Ardasire qui fait son mari roi de Bactriane. Ardasire, qu'Arsace pensait morte, se révèle être Isménie, reine de Bactriane :

Arsace jouissait d'un bonheur qui paroissoit inconcevable. Ardasire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue. Ardasire étoit Isménie ; Ardasire étoit reine de Bactriane ; Ardasire l'en avoit fait roi. Il passoit du sentiment de sa grandeur au sentiment de son amour. Il aimoit ce diadème qui, bien loin d'être signe d'indépendance, l'avertissoit sans cesse qu'il étoit à elle ; il aimoit ce trône, parce qu'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter<sup>36</sup>.

Dans *Arsace et Isménie*, Montesquieu peint une relation égalitaire qui est en même temps réciproque. Au lieu de dominer l'un l'autre, les deux sexes se complètent parfaitement. Cette complémentarité est illustrée également par les métaphores que les ambassadeurs utilisent dans le conte pour désigner respectivement le couple de « lune »

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 468.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 477-478.

<sup>35</sup> GAILLARD, *Op. cit.*, p. 121.

<sup>36</sup> MONTESQUIEU, *Arsace et Isménie*, p. 490-491.

et de « soleil », d'« Isis » et d'« Osiris » et enfin des « dieux » de Bactriane. Ces métaphores témoignent aussi de ce qu'Arsace et Isménie forment une unité. Inséparables, ils se complètent totalement.

Cette relation équilibrée des monarques se devine également dans leur mode de gouvernement :

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arsace et Isménie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur peuple de l'univers ; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les princes<sup>37</sup>.

La structure symétrique de la phrase illustre la même réciprocité entre les monarques et le peuple qu'entre Arsace et Isménie. Les superlatifs et les hyperboles véhiculent l'idée d'un gouvernement idéal, et de la satisfaction du peuple. Arsace est conscient des valeurs d'un grand monarque, et se conduit en les suivant : « [il] disait qu'il sentait en lui-même qu'il étoit un bon roi ; qu'il étoit doux, affable, humain, qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets »<sup>38</sup>, « [il] savoit donner, parce qu'il savoit refuser »<sup>39</sup> et « [il] étoit plus curieux d'entrer dans les chaumières que dans les palais de ses grands »<sup>40</sup>. Il est l'exemple d'un monarque éclairé, soucieux du bien-être et de la prospérité de son pays.

*Arsace et Isménie* nous invite à un voyage qui agit sur nos sens, sur notre imagination, par l'idéalisation d'un amour. L'image de l'Orient douce et agréable fonctionne comme un décor parfait pour modeler une relation du couple idyllique et utopique au niveau social. La différence de l'ampleur et de la manière de ressentir l'amour entre les deux sexes présente un sujet d'étude très intéressant, dont la signification psychologique est loin d'être négligeable. Certes, l'interversion des rôles sociaux habituels donne à ce conte un caractère humoristique, mais elle rend également l'équilibre entre le masculin et le féminin, ce qui est important non seulement au niveau du couple, mais aussi au niveau politique. Selon Jean-Paul Sermain : « Le conte de fées fonctionne en effet comme un révélateur ironique des ambitions et surtout des stratégies discursives du roman et de la philosophie des Lumières »<sup>41</sup>. C'est dans ce sens qu'à travers ce conte oriental – suivant à la fois la trame de l'histoire du couple et l'histoire politique –, Montesquieu a réussi à modeler les monarques parfaits au sein d'une monarchie utopique.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 494.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 495.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 496.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> SERMAIN, Jean-Paul, *Métafictions (1670-1730), La réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002, p. 361.